

L'ingratitude du sang*

Du mal à saigner**

Manhal SARRAJ

Traduction de l'arabe vers le français par Coline Houssais

NB/ *Traduction littérale. **Traduction littéraire. Le titre, '*Assi ad-dam*' fait référence à un poème célèbre de Abou Firas Al Hamdani, '*Assi ad-doumou*', « ad-doumou' » (la larme) étant remplacé par « ad-dam » (le sang).

Ghada a regardé fixement le bout de la route qui descend. Elle a pris une profonde inspiration avant de descendre à toute vitesse en sautillant, le temps de quelques secondes, et d'arriver rue de la Mort.

Plusieurs enfants sont morts dans cette rue, écrasés par les voitures, les camions ou les bus qui vont vers l'ouest. Avant-hier seulement, la mère de Safa, la camarade de classe de Ghada, est morte. Elle est morte écrasée alors qu'elle traversait la route pour aller acheter des fournitures pour sa fille à l'unique librairie du quartier : un cahier, un crayon, un taille-crayon et une gomme. Cela faisait deux jours que Safa ne venait pas à l'école faute de posséder le taille-crayon, la gomme, le crayon et le cahier que lui avait demandé d'apporter la maîtresse Aïcha Al-Tabbal.

Safa craignait que la maîtresse ne la tire par les cheveux et lui frappe la tête contre le nouveau tableau. Si le vieux tableau noir en bois était encore là, le coup aurait fait moins mal. Mais ils l'ont enlevé et ont peint en vert le long mur de ciment qui s'est transformé en tableau pour l'écriture, l'explication et les punitions. De la même façon, Intisar est absente depuis qu'elle a été punie de manière extrêmement sévère par la maîtresse Aïcha Al-Tabbal. Chaque jour, cette dernière la frappe à plusieurs reprises avec une violence extrême alors que Intisar crie : « *Je ne sais pas ! Je ne connais pas la réponse.* » Ghada trouve que les mathématiques sont la matière la plus dure, et a remercié le Seigneur que la maîtresse Aïcha Al-Tabbal, malgré sa mauvaise note, ne l'a pas prise par les cheveux et n'a pas frappé sa tête contre le mur. Elle lui a donné la feuille de résultats et a dit : « *À la maison !* » Les jambes de Ghada tremblent tellement que son pantalon large et sa longue blouse beige ne parviennent pas à les cacher. Ses orteils sont moites de sueur, et elle tient avec peine son ventre ballonné de peur de laisser échapper des gaz explosifs en présence de Aïcha Al-Tabbal. Un jour d'école comme un autre se termine. Ghada monte la pente d'un pas lourd pour rentrer chez elle, le pantalon souillé de quelques gouttes de pisser qui lui ont échappées lorsqu'elle a vu la feuille des résultats, et sa mauvaise note en mathématiques.

— « *Le CMI est la classe la plus dure* » lui a dit sa grande sœur Fida pour la réconforter. Elle s'est assise à côté d'elle sur le banc et lui explique les exercices de mathématiques. Pendant ce temps, Ghada se perd dans son désespoir, elle tente de comprendre, s'égare dans les châtiments de la maîtresse et regarde ses ongles entourés de cuticules. Sa sœur répète patiemment ses explications : « *Tu as compris ?* »

— *Oui.*

Mais elle n'a rien compris, et n'a rien entendu. Ses sœurs ne se sont pas moquées de sa mauvaise note, comme elles ont tendance à le faire. Elles ont ignoré la chose quand Ghada est rentrée les lèvres pincées et le regard sombre et résolu à la fois.

Ghada se couche rapidement, afin de mettre fin à un jour honteux et d'éviter son père et sa mère ainsi que les questions et les enquêtes du soir. Elle ne dort pas, et contemple comme à son habitude les différents coins de la chambre, la peinture des murs et du plafond, le portemanteau, le coin où s'entassent les tapis l'été et les nattes l'hiver, imaginant que ces derniers sont des créatures à la peau lisse et sèche venant d'une autre planète. Ghada part très loin dans son imagination au point où elle confond avec la réalité. Elle a du mal à déglutir, effrayée de ce qui va arriver dans cette histoire qu'elle a inventée elle-même, une histoire d'horreur, une histoire de suspense.

Ghada enfouit son visage sous les couvertures, se sent étouffer, enlève les couvertures, puis les remet et reprend son jeu... les voix de sa famille lui parviennent de la pièce éloignée, fortes et animées comme chaque soir, à l'exception d'elle-même : comment peut-elle se débarrasser de la maîtresse Aïcha Al-Tabbal !

Ghada se lève de bonne heure le lendemain matin, met sa tenue d'écolière jetée sur le portemanteau parmi un amoncellement de vêtements appartenant à ses sœurs, prend son pantalon et sent l'odeur de pisse. Elle ne peut rien dire à sa mère, toute sa famille serait au courant qu'elle a peur de la maîtresse ; et elle a déjà appris à leur cacher sa faiblesse et à ne montrer que sa force. Elle met son pantalon malgré tout, prend son cartable et sort sans s'être coiffée les cheveux, à quoi bon ? Se coiffer les cheveux ne fera pas d'elle une belle élève. « *Elle est noire* » dit sa mère avec dépit, « *avec des sourcils épais et un visage qui n'exprime que la nervosité ou la peur* », tandis que Rou'a, la blonde, vient chaque jour avec des tresses qui exhalent le parfum du savon au laurier, et se voit appeler par la maîtresse qui lui confie le cahier de présence. Ghada rêve de prendre le cahier de toutes les classes pour récolter les signatures des autres maîtresses, la blouse lavée et soigneusement repassée, sans la moindre tâche d'huile ou la moindre tâche d'encre, parce que Rou'a ne fait pas tomber l'huile de son sandwich au zaatar, ni l'encre de son stylo, et elle ne tâche pas son majeur d'encre bleue. Ghada observe Rou'a chaque jour lorsqu'elle mange son sandwich avec élégance. Elle la regarde avec une seule obsession, un seul souhait : qu'il arrive la même chose à Rou'a qu'à elle et qu'elle se salisse sa blouse et qu'elle se salisse les doigts.

C'est arrivé une fois, Ghada a distraît Rou'a, et contrairement à d'habitude une goutte d'huile de zaatar a coulé de son sandwich, est tombée sur sa blouse et l'a tachée, évidemment comme Ghada l'espérait depuis longtemps. Cette dernière s'est réjouie et a passé le reste de la journée à regarder avec des yeux emplis de jubilation la goutte d'huile sur la blouse repassée.

Le jour suivant, Ghada a attendu que Rou'a arrive avec sa blouse tachée, mais Rou'a est arrivée comme chaque jour avec ses cheveux tressés, sa blouse propre et repassée, un pantalon bleu clair, des chaussures qui brillent et un magnifique cartable. Ghada a regardé les doigts de Rou'a,

eux aussi propres et blancs. Elle a regardé les siens, les ongles entourés de cuticules et le doigt du milieu gonflé avec le temps, là où elle tient le crayon, lorsqu'il faut faire attention à ce que le trait ne dépasse pas de la ligne, et qu'il dépasse tout le temps, et que l'encre coule tout le temps.

Rou'a est propre et se tient bien en classe. La maîtresse la félicite, et ne la frappe pas.

Mouna, une autre de ses camarades de CM1, a échappé à la colère de la maîtresse Aïcha Al-Tabbal et à ses châtiments extrêmes en prenant l'initiative de laver les chaussures de cette dernière. La maîtresse rentre dans la salle de classe, s'assoit à son bureau et enlève ses chaussures. Elle se recule pieds nus et les yeux des filles se dirigent vers Mouna qui quitte son siège comme à l'accoutumé, marche d'un pas décidé, prend d'une seule main la paire de chaussures pleines de boue, ouvre la porte de l'autre main et s'absente, échappant ainsi au coup contre le mur. La maîtresse ne vérifie pas son travail, ne lui demande pas des comptes comme elle le fait avec les autres filles et ferme les yeux sur ses mauvaises réponses. Lorsque la fille de Aïcha Al-Tabbal vient avec sa mère, Mouna s'occupe pendant tout le cours des chaussures de la maîtresse et de la fille de la maîtresse. Elle va se promener dehors avec la petite gâtée, joue avec elle et la divertit jusqu'à ce que le cours finisse. Les filles chuchotent : Mouna va aussi à la maison de la maîtresse pour laver les escaliers et le sol... Elles en parlent à demi-mot à Mouna qui les menace tristement d'en informer Aïcha Al-Tabbal. Quant au reste de la classe, quarante filles au total, la tête d'aucune d'entre d'elles n'a échappé au coup contre le tableau.

Ghada ne rapporte pas les nouvelles de la classe à la maison, elle sent que tout ce qui se passe ne concerne qu'elle, et que sa mère dirait certainement : apprends tes leçons, et n'aie pas peur. Mais elle a toujours peur et cache sa peur.

Ghada a dormi à côté de sa grande sœur Fida. Les mots de Fida pèsent auprès de la mère et du père ; elle discute courageusement avec leur grand frère Ayman ; elle reçoit les voisins et les proches, fait bouillir le café et est attentive aux invités comme sa mère le fait. Elle est châtain, et, comme on dit entre femmes, elle n'est pas facile à marier, mais son père prend soin d'elle et écoute son avis, privilège obtenu grâce à ses talents de grande sœur. Ghada la regarde avec admiration car Fida ne crie pas comme le font sa maîtresse et sa mère. Elle parle doucement et discute de politique, de religion et de littérature, et enseigne à Ghada l'éducation civique. Elle sensibilise ses sœurs à l'amour de la Palestine et au sacrifice des martyrs, et leur conseille d'utiliser à titre d'exemple en cours d'arabe des phrases-types sur la guerre, le martyr et le sacrifice, les phrases simples comme "l'étudiante a écrit son travail" et "le jeune garçon a joué au foot" n'ayant aucun sens. L'étudiant sérieux choisit des sens "graves et sérieux" : cinquante martyrs sont tombés pendant la bataille.

Ghada est préoccupée par le fait que sa grande sœur a désormais deux seins et un cul comme les mères ; elle est devenue une jeune fille, peut-être va-t-elle se marier et donner naissance à des enfants. Comment naissent les enfants ? La question a beaucoup interrogé Ghada, et ce qui la questionne encore plus est le fait que les chanteuses disent "mon chéri" en gémissant. Est-ce qu'elles chantent pour ceux avec lesquels elles ont commis un vice ? ... peut-être que "mon

chéri” regarde sous la culotte de la chanteuse ! Qu’est-ce qui se passe dans le corps d’une fille quand elle grandit ? Beaucoup de questions silencieuses, toutes sans réponse.

Le lendemain matin, Ghada repousse doucement les couvertures et tire sur l’élastique du pantalon de sa sœur. Elle regarde tel un voyeur les fesses de sa sœur, et ne trouve rien d’anormal. Elle regarde tel un voyeur les seins de sa sœur et la fente étroite entre les deux, rien d’anormal. Fida se réveille avec un air étonné, puis, à peine réveillée, se rendort. Ghada a compris quelque chose et satisfait sa curiosité. Rihab sa camarade de classe a de grosses fesses, elle vient souvent en retard et s’absente pendant des jours consécutifs en toute indifférence. Ghada se demande souvent comment n’a-t-elle pas peur de la maîtresse Aïcha, et comment sa mère lui autorise-t-elle toutes ces absences ? Et que fait-elle à la maison ? Ghada a tenté de l’imiter et de faire semblant d’être malade, disant à sa mère qu’elle avait mal au ventre. La mère a répondu avec indifférence : « *reste à la maison* ». L’ennui l’a rattrapée au bout d’une heure, et elle est allée écouter une chanson de Farid El Atrache à la radio... La grande cour de récréation et le jardin derrière cette dernière lui manquent, celui dans lequel elle a vu les fesses de Rihab. Ce jour-là, elle lui a demandé de baisser son pantalon et a vu les fesses de Rihab, qui a fait cela comme si elle était habituée ; ses fesses sont blanches et grosses, et sa culotte fleurie lui serre la chair. Ghada l’a enviée, et lorsque Rihab lui a demandé de faire la même chose, elle a refusé en disant : « *ça ne se fait pas* ». Rihab s’est mise en colère et a dit qu’elle ne lui parlerait désormais plus. Ghada s’en fiche car sa curiosité est satisfaite.

C’est l’automne. Souad passe son temps à regarder à travers la fenêtre de la cuisine et dit avec bonheur : « *quel beau soleil* ». Souad aime les mois d’octobre et de novembre ; les arbres qui oscillent sur le trottoir devant le grand portail métallique ; le bruissement des arbres ; les cris des enfants qui selon l’heure vont ou reviennent de l’école et lui insufflent un regain d’énergie. Elle entend à répétition parler de guerre, mais ces propos ne dépassent pas le poste de radio dans le coin de la cuisine, et Souad ne veut pas les croire.

Le porteur arrive, accroche l’âne à l’arbre et décharge sa cargaison. Fouad a envoyé les courses du samedi, en grande quantité et variées : la viande, des laitages en tous genres, les légumes demandés par Souad, les fruits de saison, les sucreries, les noix, les figues fraîches, les figues séchées... Tout cela amené par l’âne du porteur sur son dos. Quant aux œufs, c’est la mission de Ghada de les acheter chez l’épicier du quartier qui se nomme “Al-Mousawer”. Elle paie une livre et un franc et prend une boîte en carton de 24 oeufs, puis revient à la maison en se retenant de respirer de peur de faire tomber les oeufs. L’âne suscitait la tristesse et la pitié de Ghada ; elle donne la boîte d’œufs à sa mère et revient pour contempler les yeux larmoyants de l’âne. Elle s’approche de lui, une fois, s’agenouille pour scruter ses yeux, son visage long, sa bouche, ses narines, son cou, ses pattes, ses fers et... L’âne frappe Ghada au ventre, qui sursaute de douleur, et part se coucher dans son lit. Elle s’endort et, dans la nuit, blâme l’âne en silence à cause de la douleur qui s’intensifie et dont elle n’a parlé à personne.

Fouad préfère envoyer la livraison du samedi et celle du mardi avec un porteur précis, Abdo. S’il ne trouve pas Abdo, il envoie un autre porteur, en prenant en compte l’hypothèse que les fruits et les desserts diminueront en cours de route. Souad n’est pas à l’aise lorsque la livraison

arrive alors qu'on lui en a volé une partie. Fouad lui conseille de pardonner au porteur, et dit : « *le chemin est long et monte, et le porteur a faim et a besoin de manger* ». Souad réplique du tac-au-tac : « *qu'il apporte sa propre nourriture* ». Puis, après un moment, elle regrette, pense à la récompense qui l'attend au Ciel, puis se dit avec vantardise qu'elle a fait une bonne action en nourrissant un pauvre : la "faute" du porteur.

Souad a à cœur d'être honnête et exige des autres la même chose, en l'appliquant à sa propre manière. La majorité des clients de l'épicerie de Fouad sont originaires du village de Kafr Baham, et nombre d'entre eux ne peuvent acheter de tissu avec de l'argent mais paient avec le fruit de leurs récoltes : raisin, figure, concombre, aubergine... etc. Le client arrive portant un panier de légumes et de fruits : « *Pardon, Abou Ayman ?* ». Abou Ayman (Fouad, le père de Ayman) répond : « *Pardon...* » et lui coupe ce que le client veut de tissu.

L'épicerie a deux propriétaires, Fouad et son associé Abou Ghaleb (le père de Ghaleb). Ils envoient un panier avec le porteur chez Souad, qui divise le contenu en deux moitiés : une pour leur maison, et une pour celle de Oum Ghaleb (la mère de Ghaleb). Quand elle est satisfaite de la répartition entre les deux parts, elle prend ses deux outils de justice, une cuillère et un couteau et décide dans sa tête que la cuillère est pour leur maison et le couteau pour celle de leur associé. Ghada prend les deux couverts et met tranquillement la cuillère près d'une part et le couteau près de l'autre. Souad est satisfaite de la division, d'elle-même et de son honnêteté, mais... Certaines choses sont difficiles à diviser en parts égales, comme le raisin, les mûres, les abricots et les pêches... Et Souad sait à l'avance que ce sont le hasard et le destin mais aussi la chance qui choisissent leur part. Si Ghada met la cuillère à côté de la part perdante en termes de qualité et de quantité, sa mère lui crie : « *Ta main n'est pas bénite* ». Mais elle accepte le sort avec amertume, et envoie la meilleure part chez Oum Ghaleb.

La famille se réunit en fin d'après-midi dans le salon. Tout le monde s'assoit à sa place : les filles à côté du père, les garçons à côté de la mère, et les enfants se déplacent.

Souad voudrait acheter aux filles des bijoux en or. Elle dit en peignant sa frange avec ses doigts : « *Les lingots sont devenus à la mode* ». Fouad sourit en acquiesçant. Elle explique et ajoute : « *L'or conserve sa valeur* ». Fouad lui intime d'un signe de tête de se taire, il veut qu'elle cesse de parler de manière aussi explicite ; il aime les femmes qui s'expriment par allusions, de façon à prendre l'œil, le cœur et ce qui est dans la poche avec délicatesse et fraîcheur. Souad, sa femme et la mère de ses enfants, n'a cependant jamais su faire cela de sa vie. Elle formule ses demandes et donne son avis de manière sèche. De même, elle confisque les allusions de son interlocuteur de manière sèche. Fida a compris le signal de son père, et déclare précipitamment : « *Achète-en à mes sœurs, moi l'or ne m'intéresse pas* »... Fouad l'interrompt : « *Au contraire, pour toi d'abord, le plus grand lingot ; pour Samar et Bouchra des moitiés de lingots ; et pour Ghada et Lina des pendentifs fins* ». Ghada a aimé le mot "pendentif fin". Elle ignore quelle est la forme du lingot et celle du pendentif mais elle se réjouit de la promesse.

Les trois filles Fida, Samar et Boucha sont allées acheter les bijoux avec leur mère jeudi en fin d'après-midi. Souad ne sort pas avec toutes ses filles en même temps ; marcher avec elles toutes

la déstabilise, comme si elle exposait son souci et son secret. Elle sort la plupart du temps avec deux ou trois d'entre elles, choisissant celles qu'elle considère adéquates pour l'occasion : la benjamine et la cadette pour visiter les proches, Lina parce qu'elle est belle et douce, et Bouchra parce qu'elle est de bonne humeur et gaie. Quant à Fida, elle souhaite que cette dernière l'accompagne dans toutes ses courses. Elle est sa fierté, même si elle ne possède pas la beauté requise. Samar rejoint régulièrement sa sœur Fida, tandis que Ghada accompagne sa mère au cimetière. Ghada sait qu'elle doit, en fin d'après-midi du dernier jeudi de chaque mois, porter le bouquet de myrte à sa mère, prendre le bus et visiter les tombes de ses grand-parents.

Ghada regarde sa mère et ses sœurs par la fenêtre de la maison. Elle observe le pas de sa maman dans le chemin, ses pieds chaussés de bas transparents couleur chair, sous un manteau couleur sucre avec une touche de bleu. Malgré l'élégance de ses sœurs, sa mère est la plus belle d'entre elles. Ghada est envahie de bonheur en les voyant revenir avec leurs bijoux.

En rentrant, Samar proteste : « *Le lingot de la fille des voisins a un lingot entier, et moi je n'ai eu qu'un demi-lingot !* ». Sa mère lui répond : « *La fille des voisins est l'unique fille de sa mère* ». Elle dit cela en faisant référence comme d'habitude à son malheur d'avoir cinq filles. Ghada tire le sac de sa mère et en sort une petite boîte transparente contenant du coton rose sur lequel se trouve un morceau d'or brillant et lisse qui ravit les yeux et le cœur. Le pendentif de Ghada est une tête de Nefertiti avec une chaîne à petit fermoir. La mère lui met autour du cou et l'avertit : « *Ne le perds pas* ». Et le pendentif de Lina représente les lettres de son nom avec une chaîne à fermoir. Ghada a regardé avec amertume l'ensemble de Lina puis a mis comme d'habitude sa jalousie de côté. Elle sait que son nom à elle n'est pas très répandu qu'on ne peut pas le trouver gravé en or. Elle serre les dents de rage en regardant sa sœur : « *La blancheur du visage de Lina et de son cou rendent le pendentif encore plus beau* ».

La mère a préparé un dîner dont ses filles raffolent : des fritures et de la salade. Les filles mettent leur pyjama en lin rayé, bleu pour la grande, vert pour la deuxième, rouge pour la troisième, jaune pour la quatrième et rose pour la cinquième. Elles ont mis leur nouveau bijou autour du cou et se sont assises autour de la table à manger. La mère est très heureuse des bijoux de ses filles, mais quelque chose lui alourdit le cœur. Cinq filles font le malheur des mères, et les filles ne sont pas blondes. Fouad mène un combat quotidiennement pour faire taire les craintes de son épouse et de celles qui l'entourent en poussant ses filles vers les choses sérieuses, les études et la lecture. Les craintes de son épouse le tracassent cependant, car il sent en son for intérieur que cette dernière a raison, tout le monde sans exception préfère les filles aux cheveux et à la peau clairs. Il regarde soucieux sa fille la moins belle, Ghada, qui se précipite et cache ses doigts de pied avec le morceau de tissu sur lequel ils sont assis avant que son père ne fronce les sourcils. Elle est la plus sensible à saisir la gêne qui étire son père à chaque fois qu'il regarde les pieds d'une fille. La mère s'est accroupie, et Lina s'est mise sur l'un de ses genoux, et Rabih sur l'autre. Ayman et Moukhles sont dehors la plupart du temps à l'heure du dîner.

Le père regarde les poitrines de ses filles et dit avec bonheur : « *Félicitations* ». Souad répond : « *Que Dieu te bénisse pour toujours* ». Il la complimente pour le repas : « *Ces aubergines* ».

sont délicieuses, on dirait de l'agneau ». Elle le complimente en retour car il les a bien choisis lorsqu'il les a achetées : « *Elles sont naturelles* ».

Ghada met un morceau d'aubergine dans du pain, et commence à le manger. De l'huile tombe sur son pyjama. Sa mère s'en aperçoit et soupire. Ghada se précipite pour plier la chemise à l'endroit où est tombée la tâche pour la cacher, mais celle-ci s'étend. Ghada tente de trouver une solution en changeant de position sur sa chaise, et pète. Tout le monde s'arrête de manger et la regarde gêné et mécontent. Le père assène : « *les humains vont aux toilettes* » et fait signe de continuer à manger. Ghada n'a plus envie de manger maintenant, elle baisse la tête sur sa poitrine et continue de mâcher, le cœur lourd et les yeux remplis de larmes. Elle regarde discrètement autour d'elle : Lina est choyée comme d'habitude et s'appuie sur le genou de sa mère, Fida discute avec son père de son école et de ses maîtresses alors que Samar regarde son lingot sur sa poitrine et Bouchra organise sa nourriture joliment dans son assiette. Ghada sent qu'elles valent toutes mieux qu'elles. Le père s'arrête de manger et regarde Lina. Ghada s'attend à ce que le père reproche à sa petite sœur de ne pas s'être assise correctement : Lina, à son habitude, est sur le point de s'appuyer sur le genou de sa mère mais le père l'appelle et dit « *Chocolat !* » en plaisantant. Tous rient, alors que Ghada s'embrase de jalousie et son visage s'assombrit. Elle commence à regarder la tâche d'huile sur ses vêtements et la couleur brune de ses mains, et avale son amertume à chaque bouchée.

Les filles s'occupent de faire le ménage et de ranger le salon pour suivre le feuilleton du soir. Souad dit à voix basse : « *Moukhles sort tous les jours et tarde à rentrer* », et ajoute « *Cela me préoccupe* ». Fouad ne dit rien ; il va rouler sa cigarette avec attention, puis répond alarmé : « *Pourquoi les filles suivent-elles le feuilleton du soir ?* »